

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 23

Artikel: Erreur n'est pas compte
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand les passagers se pressaient, nombreux, sur le débarcadère, il se frayait un passage en montrant le sac où l'on jette les billets usagés — le sac de toile, insigne de son grade. — Puis, la main sur la passerelle, il attendait.

Un jour, le public, trop pressé, avait atteint la plate-forme réservée à lui seul ; alors, au moment où le bateau s'était approché, il s'était écrié, en levant les bras au ciel :

— Retirez-vous, voilà « l'Helvétie ! »

Recevoir la corde, l'enrouler, la dérouler, amarrer le bateau, lancer la chaîne, pousser la passerelle, sont choses qu'il faisait tranquillement avec sa nonchalance habituelle.

Pour bien montrer qu'il était du métier, comme on dit, il tutoyait le timonier, juché tout là-haut devant sa roue et il lui arrivait de dire, à lui aussi, d'une voix sépulcrale : « Préparez les billets, s'il vous plaît ! »

Ayant embarqué tout son monde, il revenait seul sur la jetée, sa casquette à la hauteur des sourcils et son sac sous le bras. Dans le silence qui envahissait soudain le petit port, on n'entendait plus que le bruit de ses socques râclant la pierre. Arrivé sur le rivage, il s'enfonçait dans les acacias et disparaissait bientôt, tandis que le bateau à vapeur n'était plus qu'un gros point blanc, posé sur l'eau, à l'horizon.

Jean des Sapins.

« Pour la Vieillesse » — Un des caractères essentiels de notre temps est l'effort admirable fait en faveur de la jeunesse. On ne peut que s'en réjouir et appuyer de toutes ses forces toutes les initiatives propres à rendre forte, physiquement et moralement, la génération qui monte. Ce devoir ne nous fera pas oublier celui qui est grand aussi, de songer à ceux qui sont près du terme de la carrière, qui ont lutté et peiné avant nous et qui, maintenant sont obligés de poser les armes. Ils sont ceux qui ont frayé la

route, ils ont fait de nous ce que nous sommes. Nous nous déshonorons en ne leur apportant pas, matériellement, le tribut de reconnaissance qui leur est dû. C'est pour pouvoir le faire mieux que le Comité Vaudois « Pour la Vieillesse » adresse à notre peuple un appel pressant à la générosité. Nul doute que tous nos concitoyens y répondront en versant leur obole à la poste, ils enverront ainsi un rayon de soleil pour nos vieillards. Compte de chèques postaux II. 1823.

Henri Narbel.



route, ils ont fait de nous ce que nous sommes. Nous nous déshonorons en ne leur apportant pas, matériellement, le tribut de reconnaissance qui leur est dû. C'est pour pouvoir le faire mieux que le Comité Vaudois « Pour la Vieillesse » adresse à notre peuple un appel pressant à la générosité. Nul doute que tous nos concitoyens y répondront en versant leur obole à la poste, ils enverront ainsi un rayon de soleil pour nos vieillards. Compte de chèques postaux II. 1823.

EN EXCURSION

Ne de nos bons membres de la Société protectrice des animaux, en excursion en Valais, suivait depuis une heure un montagnard qui conduisait un mulet. La bête n'en voulait faire qu'à sa tête et notre homme, à bout de patience, lui administrait force coups accompagnés d'un vocabulaire patois qui, heureusement, n'était pas compris de la demoiselle qui suivait ce convoi.

Pleine de sympathie et voulant intervenir pour épargner au mulet quelques coups, elle interpellait doucement le muletier, mais elle voulait

lait y mettre des formes pour s'éviter une rebuffade probable.

— Vous avez là un joli mulet, mais il me paraît bien être l'animal le plus têtu qui soit au monde !

— Oh ! que non, mademoiselle, j'ai à la maison même quelqu'un qui est pis que cela depuis que je suis marié !

Sollicitude pour les animaux. — Une vieille dame, membre d'une société protectrice des animaux, était tourmentée un jour par une puce qui persistait à vouloir se percher sur son nez. De guerre lasse, elle appela son valet de chambre :

— John, prenez la petite bête aussi délicatement que possible, et mettez-la hors de la fenêtre.

Le valet, qui connaissait le faible de sa maîtresse, prit la puce et fit ce qui lui était commandé.

— Oh ! madame, s'écria-t-il, il commence à pleuvoir. Ne faut-il pas lui donner un parapluie ?

PAS CHAUVIN.

Certain ministre de la guerre qui, garanti bon teint, par ailleurs n'avait guère

Le renom d'être très subtil,

Et pas plus, je crois, au civil

Qu'au militaire,

Done ce ministre, avec quelques gens à galons, S'en vint voir, à ce qu'on raconte, Un haras où pour la remonte On achetait des étalons.

On en vit de tout poil: noir, bai, brun, rouge ou pie, Poids légers et poids lourds, anglais et percherons:

Et, ferrés sur l'hippologie,

Tous ces messieurs de la régie

Discourraient savamment garrot et paturons, Boulet, chanfrein, ganache et gourmette, éperons, Martingale, sous-gorge... enfin tout le registre.

Ne comprenant à ce bagoût

Pas un traître mot, le ministre

Tout en feignant d'y prendre goût

Se sentait assez l'air d'un cuistre.

Sa dignité voulait qu'à quelque coup d'éclat On connaît à la fin qu'il était un peu là.

S'avisant que la coterie

Passait sans en prendre souci

Au large de quelque écurie :

« Ça, messieurs, crie-t-il, il faut tout voir ici !

Entrons un peu là, je vous prie. »

« Ne prenez point cet embarras,

Vous n'y verriez point votre affaire,

Objecta poliment le commis du haras

A l'ordre du grand dignitaire :

Tous des hongres, ces chevaux-ci ! »

Alors, croisant les bras et fronçant le sourcil :

« Sachez que sous mon ministère,

Reprit l'homme d'Etat, à ce simple détail

Il ne convient pas qu'on s'arrête.

Ces chevaux ont-ils du poitrail

Et du jarret ? Qu'en les achète !

Car enfin, qu'est-ce qu'il nous faut ?

De bons reproducteurs, un point, c'est tout ! La bête Peut venir de Hongrie ou d'ailleurs, peu m'en chaut. Diable ! pour être hongre en sera-t-on moins chaud ?

Colonel Le Bancal
Inspecteur des statues équestres du
1er arrondissement.

MÉDECINE DE JADIS

JE Médecin Matthias Mayor (1775-1847) fut appelé, bien jeune encore, puisqu'il n'avait que 28 ans, comme chirurgien à l'Hôpital cantonal. Cette distinction lui valut une clientèle nombreuse et fidèle, composée en grande partie de dames, cela va sans dire... (mais cela va encore mieux en le disant !). L'admiration dont il était entouré, il la méritait pleinement. Ses moyens de guérison étaient nombreux et, comme on va le voir, il n'était pas embarrassé pour proposer des médicaments.

Pauline était parvenue à cet âge où l'on a déjà perdu quelques illusions, mais où l'on s'en fait encore beaucoup. Elle gardait celle du futur mariage. Mais présentement, elle se trouvait malade. Ne voulant pas consulter M. M., le médecin de son village, un peu trop... XVIII^e siècle, ni le docteur D. du village voisin, parce que trop... camarade, elle eut recours aux conseils avisés du médecin Mayor par l'intermédiaire de Madame la Ministre.

Elle souffrait, suivant l'expression du docteur, d'un mal toujours opiniâtre et désagréable pluttôt que fâcheux et au sujet duquel on ne saurait

prendre trop tôt des précautions, car une fois enraciné, il devient le plus souvent un des opprobres de la médecine.

Je conseille (dit-il) à Mademoiselle P. de faire usage des moyens ci-joints. L'envoie peu de tisane suivant ses désirs... L'exercice, un régime doux sont nécessaires. Je regrette que la saison ne permette pas l'usage des bains et des jus d'herbes. (C'était le 1er février 1811). Je crois que ces deux moyens coopéreront avec les autres pour prévenir ce mal. Il serait bon que je visse Mlle P. pour bien juger de la nature et de l'énende du mal et pour bien convenir avec elle d'un traitement facile à suivre. Je pourrais, suivant les circonstances, substituer des pillules à la tisane et du petit lait à celles-ci. Si l'peau ne paraît pas assez efficace, j'aurais une pommade plus active. Enfin, je pourrais mieux indiquer tout ce qui sera nécessaire...

Et Mademoiselle Pauline ne demandait pas mieux que de savoir « tout ce qui sera nécessaire ».

La ville de Lausanne, déjà à cette époque, exerçait son attrait irrésistible sur les âmes féminines de la province vaudoise.

Notre belle malade hésita, parce que c'est convenable, pendant quelques jours, mais bientôt elle franchit assez allègrement les quatre ou cinq lieues nécessaires pour entrer dans la cité sans pareille... Les jours, les semaines, puis les mois passèrent... on ne sait pas comment. Enfin, un samedi matin, elle eut un sursaut qui lui rappela qu'elle avait encore une famille : Je peux vous dire, ma bonne maman que je suis un peu mieux, quoique cela aille bien lentement, mais j'espère qu'avec le secours de Dieu et les soins de M. Mayor, je me rétablirai, je continue à prendre tous les matins mes jus d'herbes avec quoi je met du sel de lin, il ne sont à la vérité pas bien bons, mais je les prends avec plaisir ; je me suis déjà baignée cinq jours de suite... dimanche passé, après le thé, nous allâmes chez M. Gautier, où il y avait un bal de jeunes gens, c'était charmant (suit toute une série d'invitations). Vous voyez, ma chère maman, que je sors souvent, mais à la vérité pas toujours par goût, on me presse si fort, que je ne sais pas comment m'y refuser ; M. Mayor me presse aussi pour aller à Comédie, je n'y suis pas encore allée... Comme ce « pas encore » évoque le moment tant proche où l'on ira !

Peut-être bien que l'honorable médecin ne conduisait pas toutes ses malades « à comédie », mais celle-là était agréable et de trois ans sa cadette...

Toute à l'idée de cette nouvelle distraction, elle ajoute : Comme il fait si beau par ici, je commence à avoir trop avec mon blanchet, je veux vous prier de m'envoyer... mon corset baileiné qui est sur le lit de la chambre à l'ponce le ministre, avec ma robe d'éternelle qui est dans le buffet à la même chambre, une chemise, mon tablier de tafeta noir qui est dans un carton au fond du même buffet, la clé est dans le tiroir de la table et une paire de bas de laine blanc. (Voilà pour ceux qui s'occupent de costume vaudois !)

Et voilà comment on se soignait aux temps où naquit le roi de Rome !

S'en suit la note d'honoraires signée M. Mayor : « Reçu un louis de Mlle P. pour le traitement de son indisposition. »

Conseils, tisane, jus d'herbes, bains, pilules, petit lait, bal, sel de lin, comédie... un louis !

L'histoire ne dit pas le résultat de cette admirable cure, mais ce qu'elle révèle c'est qu'après cela, Pauline épousa un politicien, mit au monde quatre enfants et survécut vingt ans à son médecin !

Jaques Desbiolles.

ERREUR N'EST PAS COMPTE

E directeur d'un grand magasin de Lausanne n'aime pas les flâneurs dans sa maison. Un jour, il voit au service de l'emballage, un jeune homme commodément assis sur une caisse et occupé à lire un journal illustré. Le patron s'arrête devant lui et l'interroge :

— Combien gagnez-vous par semaine, mon garçon ?

— Vingt francs, répondit le commissionnaire.

— Très bien, reprit le patron. Voici vingt francs, montant de votre semaine. Et maintenant, allez vous faire pendre ailleurs.

Puis, se tournant vers le chef de service, il demanda d'un ton bien entendu, aussi plein de sous-entendus que possible :

— Quand avons-nous engagé ce fainéant ?

« Nous ? » fit le chef de service avec surprise. Nous ? Nous ne l'avons pas engagé. C'est un livre de chez Y... qui vient de nous apporter une caisse.



LA MÈRE

Roman inédit.

22

« Jeanne ! s'il m'était permis de te dire la cause de mon départ, tu m'approuverais. Mais le secret ne m'appartient pas. Oublie-moi. Je pars en t'adorant et je suis bien loin, bien loin, pour vivre avec le souvenir des affections perdues, sans avoir rien fait pour les perdre et sans pouvoir rien pour les conserver. Adieu — Paul. »

— Eh bien ?

D'un geste et d'un regard, Pierre Dubois affirma son incompétence. Certes, il n'était pas l'homme qui s'étonne à chaque coin de rue, mais, vraiment, Paul le stupéfiait. La lettre à Jeanne était encore plus énigmatique que l'autre.

— C'est brumeux, mystérieux... C'est indéchiffrable ! C'est inouï ! La cause de son départ ! Il y a donc une cause ? Bast ! Une imagination, tout au plus. Il se suggestionne, évidemment. Et vous avez reçu cela ce matin ?

— Hier au soir. Je voulais vous les apporter immédiatement. Jeanne a préféré réfléchir.

— Réfléchir... réfléchir quoi ? Il n'y a pas de réflexion possible au sujet d'un déséquilibré...

— Jeanne — et elle le connaît mieux que nous — affirme que cette rupture a une raison, exagérée peut-être, mais très réelle.

— Laquelle ? Pour Dieu, laquelle ?

— Elle l'ignore comme nous, mais elle cherchera et trouvera. Certaine de l'affection de Paul, Jeanne n'est pas fille à se désespérer aisément, croyez-le bien.

Pierre Dubois voulait le croire ; sans doute, la jeune fille ne désespérait pas. Elle chercherait ; quant à trouver, voilà la question !

— Et voyez, dit-il en rendant les deux lettres ouvertes. Voyez, il est prudent ; il ne met pas même d'adresse.

— L'enveloppe porte le timbre de Paris.

— De Paris ? Eh bien, parbleu, je vais télégraphier à Chevaudier, afin qu'il recherche monsieur Paul et le prier de m'attendre.

— Vous attendre ?

— Sans doute ! Pensez-vous que Pierre Dubois est homme à se laisser berner par un gamin de vingt-cinq ans ? J'irai à Paris et je le ramènerai... Voilà tout.

D'un brusque mouvement, il fit virer son fauteuil et griffonna, sur un mémorandum, en dictant ces mots :

« Chevaudier — Bourse — Paris. Mon fils Paul est à Paris, prière rechercher et dire attendre. Arriverai demain. Dubois. »

Puis il sonna le valet de chambre.

— C'est en règle pour New-York ?

— Oui, monsieur.

— Voici une autre dépêche pour Paris.

— Bien, monsieur.

— Allez !

— Si monsieur permet...

— Quoi encore ?

— Mademoiselle Josette vient de me dire. Elle arrive de Lausanne, et du tram, elle a vu M. Paul.

Le père et la marraine eurent le même cri,

mais dans des intonations bien différentes.

— Paul, ici ?

— Oui, madame ; oui, monsieur. Le tram a dépassé M. Paul à la croisée de Montétan...

— Alors, il ne peut tarder. Le télégramme est inutile. Dès que M. Paul sera arrivé, vous l'introduirez. Je tiens à le voir immédiatement.

L'adverbe fut scandé syllabe à syllabe pour en souligner l'importance.

Madame Berger s'était levée.

— A tantôt, fit-elle. Ma présence ici serait superflue.

Puis, au moment de passer le seuil, la bonne marraine se retourna, prise d'un souci bien maternel :

— Ne soyez pas trop sévère avec cet enfant, dit-elle... il est si sensible.

Et elle sortit laissant Pierre Dubois monologuer sa mauvaise humeur. Sensible, sévère. Des mots cela. Et il ne se contentait pas de mots. Ce garçon, depuis quelques jours, lui faisait une existence intenable ; un faiseur de romans, un chimerique et le banquier n'aimait ni les romans, ni les chimères.

Il consulta sa montre.

— Dix heures ! Une matinée perdue. Le diable emporte les demi-fous !

CHAPITRE X.

Tournant le dos à la porte, Pierre Dubois s'était remis à l'examen de sa correspondance et annotait au crayon bleu les « lettres à répondre ». Paul entra. En ces quelques jours toute son apparence avait vieilli : visage, allure, attitude. Etais-je le chagrin, la fatigue, sa blessure, car il revenait blessé, le bras droit en écharpe ? Toutes ces causes réunies, sans doute. Il posa sur une chaise un portefeuille de maroquin noir et dit simplement :

— Bonjour, père.

Mais, celui-ci, très occupé, ou feignant de l'être, répondit à peine : « B'jour ».

Accueil peu encourageant. Néanmoins Paul, décidé à cette entrevue, qui serait probablement la dernière, ne se formalisa pas.

— Je vous dérange ? fit-il, par courtoisie.

Alors, le banquier, après avoir posé brusquement son crayon sur les paperasses, se retourna faisant grincer la vis du fauteuil.

— Au contraire, je t'attendais. Tu as fait bon voyage ?

La question était volontairement ironique ; toutefois en remarquant le bras en écharpe, Pierre Dubois modifia ses intonations.

— Qu'est-ce que cela ? Un accident ? Une suite de ton coup de tête ?

Il riait à demi devinant le peu de gravité de la blessure ; mais Paul n'eut pas même un sourire.

— Je ne voulais pas revenir, dit-il. Je vous aurais écrit comme à marraine, comme à Jeanne. Et puis, l'idée que vous me qualifiez de demi-fou...

— Maniaque, impulsif... Ce sont tes propres termes.

Soit. L'idée que vous partageriez cette opinion de ceux qui ne me connaissent pas, m'a décidé. Je suis venu pour dissiper toute équivoque. Et vous voyez que j'ai eu raison.

— Équivoque, si tu veux. Avoue néanmoins que ces actes ne sont pas ceux d'un esprit normal.

— Réellement, je ne vois pas...

— Laisse-moi parler. Tu es riche ; tu te fiances à une jeune fille que tu aimes et qui t'aime. Tu es à la veille de ton mariage, et, crac ! on ne sait pourquoi, tu plantes là ton bonheur et tu écris des épîtres pour expliquer... ou plutôt, pour ne rien expliquer du tout. C'est absurde.

— Non, père, ce n'est pas absurde.

— Alors, c'est déloyal : l'un ou l'autre.

— Ni l'un, ni l'autre.

— Mais, sapristi, parle donc. Ne prends pas ces airs d'augures interrogeant le vol des pies.

— Ecoutez-moi.

— Certes, je ne demande pas mieux. Assieds-toi.

— Merci. Je préfère rester debout. Un jour... Pierre Dubois sourit, disant :

— Cela commence comme *Barble-Bleue* ou *Petit-Poucet*.

— Possible, mais ce n'est pas un conte, malheureusement. Un jour, c'était à Paris, il y a dix-sept ans, mon grand-père vint me chercher, à l'école, vers le soir, et il m'emmena chez lui. Ma mère, dit-il, était tombée malade, subitement ; ma présence à la maison serait trop bruyante, on m'enlevait.

(A suivre).

Prosper Meunier.

La Patrie Suisse. — Voir dans la « Patrie Suisse » du 6 juin, les actualités suisses et mondiales : ascension du professeur Piccard, incendie de la fabrique Wandler à Berne, manœuvres d'artillerie en Gruyère, courses de Morges, fête internationale de bienfaisance à Genève Jean Borel nous parle de la participation suisse à la Foire Milan. J. Cougnard étudie le dernier livre de Noëlle Roger. Des vues magnifiques du Maroc accompagnent le récit du voyage de notre ministre M. Dunant. Le professeur Blaser introduit les lecteurs à l'institut de Météorologie de Zurich. Enfin deux nouvelles inédites et un roman complètent ce beau numéro.

La Belle de Moudon, elle, se rit des intempéries dans son théâtre du Jorat. Elle va tenir l'affiche comme disent les gens de scène. Nous y retournerons, ne serait-ce que pour la « Criblette » et pour « Isidore », et pour « le cafetier Braillard » et pour « Hector Cavin », ces types fidèles du terroir, pour l'évocation de la vie heureuse d'une de nos petites villes voici tantôt un siècle, pour les chœurs, — ah, ce chant malicieux des lavandières !

Depuis l'activité du Théâtre du Jorat, le « Conteur Vaudois » était aimablement invité. Nous regrettons un oubli. Le « Conteur Vaudois » serait-il trop âgé ? Au Comité de presse de nous répondre.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le choix des CHEMISES confectionnées et sur mesure : sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-
spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

SELLERIE

Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés

E. BALMAT

Place du Tunnel, II
LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonnerie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE